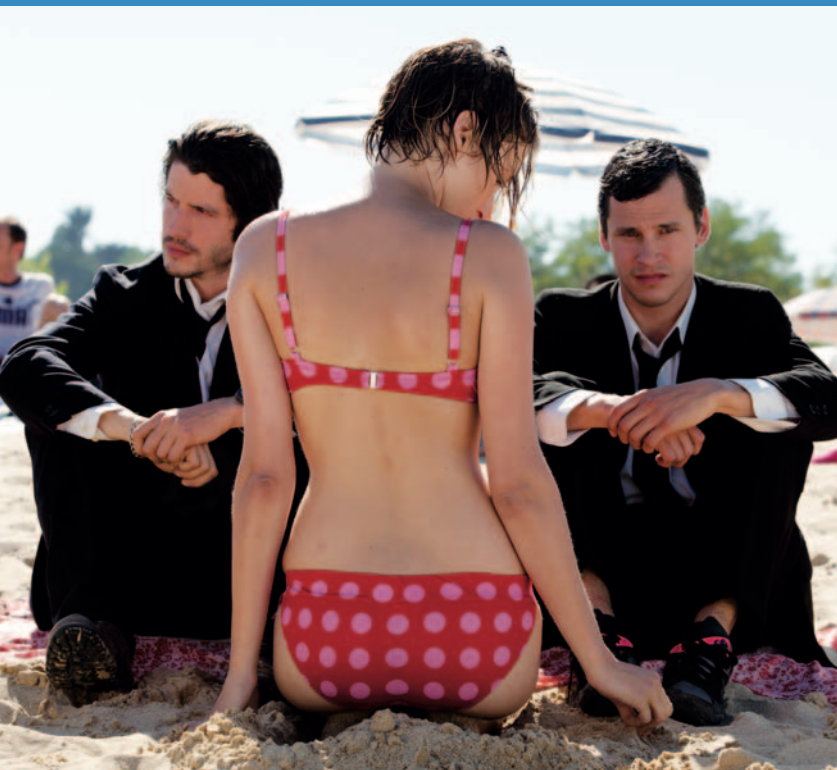


SCENARS 9

Voir la Mer

UN FILM DE PATRICE LECONTE



PAULINE LEFÈVRE, CLÉMENT SIBONY, NICOLAS GIRAUD
ET GILLES COHEN

© 2011 Produire à Paris - Charles Gassot
Photos Pascal Chantier

Depuis quelques films, je prenais conscience que je filais un mauvais coton. Les films n'étaient pas mal (*Les Bronzés 3*, *Mon meilleur Ami*, *La Guerre des Miss*) et ils ont eu du succès, mais là n'était pas le hic : le vrai hic, c'est qu'ils n'étaient pas des projets vraiment proches de moi ; des films que je n'avais pas initiés, ce qui n'empêche pas le plaisir immense que j'ai eu à les tourner, en faisant des rencontres épatantes (Dany Boon ou Benoît Poelvoorde) et en ayant un réel enthousiasme à mener à bien de tels projets. Mais je sentais bien que j'étais en train de me perdre et que la lassitude de ce métier pouvait un jour ou l'autre me prendre, m'envahir, me glacer.

Alors, en ne demandant rien à personne, j'ai écrit *Voir la Mer*, qui est un film pour le coup très personnel et que je n'ai eu envie de partager avec personne. Cette histoire me trottait en tête depuis un moment et j'ai tenu à l'écrire librement, sans me poser de questions, avec insouciance et liberté. C'est d'ailleurs dans cet esprit que nous avons tourné le film, avec légèreté, comme un premier film, très vite (5 semaines), pour pas trop cher (moins de 2 millions d'euros), et avec une équipe très réduite (nous étions 18, comédiens compris).

Ce ton-là, cet état d'esprit, je tenais à le communiquer dès l'écriture, pour que les lecteurs (producteurs, acteurs, partenaires,

distributeurs, etc.) sachent, en lisant, quel film je me proposais de faire. C'est important pour moi de soigner l'écriture afin qu'elle soit le reflet fidèle de ce qui me trotte en tête. Et, de surcroît, c'est plus agréable à lire.

Voilà, en gros, comment est né ce scénario. Je l'ai écrit un été, l'été 2009. J'étais à la campagne, au calme, avec les cigales en fond sonore. Puis à Paris, pour les versions suivantes. Beaucoup de scènes ont été supprimées au montage, ou raccourcies. C'est parce que l'évidence de l'image, du rythme des séquences, nous oblige bien souvent à couper. Pour ma part, ce n'est jamais un crève-cœur, car seul compte le résultat. Alors, j'écris aux comédiens dont les rôles ont été supprimés pour m'excuser auprès d'eux. J'espère que pour *Voir la Mer* ils ne m'en veulent pas. Pas trop.

Patrice Leconte

1. Générique, boîte de nuit

Des jambes floues, des corps, des visages, tout aussi flous, des filles qui tourbillonnent, des garçons qui les reprennent in extremis, tout cela en rythme, sur le parquet ciré d'une piste de danse, alors que, pour l'instant, aucune musique n'envahit la bande son, ou alors loin, très loin, étouffée, à peine audible, derrière les sons de semelles et glissades.

Sur le côté de la piste, assise toute seule devant son coca, la silhouette floue d'une jeune fille, qui se tient bien droite. Nous nous approchons doucement d'elle, la dégageant des couples multicolores qui virevoltent, c'est la fin du générique, le dernier carton. Alors l'image devient nette, tandis que la musique, d'un seul coup, est poussée à son plein volume. Elle est bien jolie, cette jeune fille, avec sa robe rouge. Elle regarde calmement les couples qui dansent et auxquels, peut-être, elle aimerait se joindre. Mais elle est seule. Et elle s'appelle Pauline.

Au bar de la boîte se tiennent divers consommateurs, dont Nicolas, qui doit avoir une trentaine d'années. Il est accoudé dos au bar, un verre à la main, et ne quitte pas des yeux Pauline, fasciné par cette fille que, bizarrement, personne n'invite à danser. À côté de lui, mais face au bar, tournant le dos à la salle, se tient un homme épais, plus âgé que Nicolas, et avec de grosses mains.

Homme épais (à Nicolas):

Vas-y, qu'est-ce que tu attends?

Nicolas:

Pardon?

Homme épais:

La fille, là-bas: vas-y. Tu vois pas qu'elle t'attend?

Nicolas:

Moi?

Homme épais:

Ben oui, toi. Qui d'autre?

Nicolas:

Je comprends pas pourquoi personne l'invite.

Homme épais:

Peut-être qu'elle aime pas danser. Ou bien alors, c'est que les types osent pas. Résultat: elle s'ennuie.

Nicolas:

Oui, mais...

Homme épais:

Vas-y je te dis.

L'homme épais se retourne vers la salle, puis regarde fixement Nicolas avec une espèce de bienveillance vaguement alcoolisée.

Homme épais:

T'as une petite amie?

Nicolas:

Non... pas en ce moment.

Homme épais :

Pfff... « Pas en ce moment »... T'en as pas, c'est tout. Alors, vas-y. Parce que si tu restes là sans bouger tes fesses, tu vas regretter toute ta vie de pas avoir tenté ta chance. J'ai pas raison ?

Nicolas :

Si.

La musique se termine. Une autre s'enchaîne. La lumière change. Nicolas hésite encore une seconde, puis il avale d'un coup la fin de son verre et quitte le bar, en direction de Pauline, sous le regard curieux de l'homme épais et du barman.

Homme épais (au barman) :

20 euros qu'il se prend un râteau.

Le barman :

C'est salaud, Max...

Nicolas est debout devant Pauline.

Nicolas :

Bonsoir. Je m'appelle Nicolas. Vous dansez ?

Mais Pauline ne répond pas. Elle le regarde, muette, avec une grimace étrange, comme si elle était soudain très embêtée, ou qu'elle redoutait quelque chose, ou bien comme si elle n'osait pas avouer qu'elle est paralysée, ou sourde, enfin, une drôle de grimace.

Nicolas :

Vous n'aimez pas danser ?

Mutisme persistant, accompagné d'un geste d'impuissance. Nicolas ne sait plus trop quoi faire. L'homme épais, qui donc s'appelle Max, apparaît dans le dos de Pauline, posant sa main sur l'épaule de la jeune fille, une grosse main de propriétaire.

Max :

Bien sûr qu'elle aime danser, mais pas avec n'importe qui.

Nicolas est scié. Et furieux. Il aurait pu se douter de l'embrouille. Il hésite un peu, regarde Pauline, puis Max, et finit par laisser tomber.

Nicolas :

Ok, ok...

Il va pour s'éloigner. Mais Max le rattrape par le bras.

Max :

Écoute-moi bien... c'est quoi ton prénom ?

Nicolas :

Nicolas.

Max :

Écoute-moi bien, Nicolas – Nicolas qui doute de rien – tu crois quand même pas qu'une fille comme elle va danser avec un type comme toi ?

Nicolas :

Je sais pas.

Max :

Moi, je sais. Alors tu vas t'excuser.

Nicolas :

M'excuser de quoi ? J'ai rien fait de mal.

Il essaye de se dégager, mais Max, avec sa grosse main, le tient fermement.

Max :

T'excuser pour le dérangement : « Excusez-moi, mademoiselle, pour le dérangement, je ne vous embêterai plus ».

Dans le dos de Max, Pauline supplie silencieusement Nicolas d'obtempérer, qu'on en finisse.

Pauline :

T'énerve pas, Max, c'était juste danser.

Max :

Même. Alors, ça vient ?

Nicolas :

Mais vous êtes complètement malade !

Il se débat avec une énergie subite, réussit à libérer son bras que Max essaye de saisir à nouveau, c'est rapide, désordonné, ça peut vite mal tourner. Et en effet, ça tourne mal : Nicolas recule d'un pas, se prend les jambes dans d'autres jambes, trébuche, tente de se rattraper, finit par tomber lourdement, son front percute un pied de table, il est sonné. Moment de stupeur. Max se précipite sur lui, très emmerdé, lui tend la main, Nicolas n'en veut pas, il se relève tout seul.

Max :

Ça va ?

Nicolas :

Ça va, ça va...

Max :

Pardon, c'est de ma faute...

Nicolas se tâte le front, constate qu'il saigne.

Max :

Il faut mettre des glaçons.

On les retrouve tous les trois assis en brochette, sur la banquette en bordure de la piste. Max au milieu. Pauline d'un

côté. Nicolas de l'autre. Ils boivent en silence une tournée offerte par Max pour s'excuser. Regardent les danseurs. Ne se disent rien. Nicolas maintient sur son front un paquet de glaçons emprisonnés dans une serviette. Parfois, Max le regarde, lui sourit gauchement. Pauline semble avoir tout oublié de l'incident. Elle regarde droit devant elle, ne lâchant pas la paille qui trempe dans son verre de Coca, et se faisant à l'idée que, ce soir, elle ne dansera avec personne.

2. Garage de mécanique automobile, int. jour.

Fin de journée au garage, où des voitures de toutes marques somnolent, réparées ou en attente de réparation. C'est calme, si ce n'est d'ultimes bruits métalliques d'outils posés au sol. Les quelques mécaniciens (dont Nicolas, blessure sans gravité au front) entourent le patron, bonasse, et la secrétaire, bichonnée (sa femme peut-être), dans un coin de l'atelier où a été dressé un apéritif de fortune, saucisson, chips et cacahuètes. Le patron finit d'emplir les coupes qu'il distribue aux uns et aux autres, tous habillés proprement, prêts à rentrer chez eux.

Le patron (à Nicolas) :

Il est où, ton frère ?

Nicolas :

Il termine la voiture de monsieur Calmel.

Il a tendu le menton vers le coin opposé de l'atelier. On se retourne dans la direction indiquée : les jambes et le cul d'un type, à demi avalé par le capot d'une Citroën.

Le patron :

Ben oui, mais on peut pas trinquer sans lui...

On emporte la table, les cacahuètes, les coupes. Tout le petit groupe, patron en tête, se dirige vers la voiture sur laquelle travaille encore le dernier mécanicien et qui est donc le frère de Nicolas : Clément.

Le patron :

Tu veux un coup de main ?

Clément (off) :

Non, non, c'est bon.

Un dernier coup d'accélérateur, apparaît Clément, émergeant du moteur.

Clément (aux autres) :

Chut. Écoutez : elle cliquette ou elle cliquette pas ?

Il donne encore quelques coups d'accélérateur, plus ou moins forts. Les autres, très concentrés, en connaisseurs, tendent l'oreille, comme des mélomanes à Pleyel. Se concertent. Le verdict tombe :

Un mécanicien :

Elle cliquette pas.

Le patron :

Nickel.

Clément, soulagé, referme le capot, coupe le moteur.

Clément :

Encore une qui m'aura bien fait chier.

Le patron lui tend sa coupe. Clément constate qu'il est le seul encore en tenue de travail.

Clément :

Excusez-moi...

Le patron :

Je ne comprends pas ce que tu as contre les Citroën...

Clément :

C'est des sournoises, pour pas dire des vicieuses.

Nicolas :

Quand on était petits, notre père ne roulait qu'en DS 19 – pas pour faire collectionneur, mais parce que pour lui on n'avait jamais rien construit de mieux – les départs en vacances c'était un calvaire, Clément et moi, on vomissait à tour de rôle, j'aime autant vous dire que la moyenne en prenait un sacré coup.

Un mécanicien :

C'est vrai que la DS était assez vomitive.

Clément :

On arrivait, on était verts. Nos grands parents pensaient que c'était l'air des villes, alors que c'était juste la DS avec sa suspension hydropneumatique à la con. C'est pour ça que les Citroën... (geste de la main au-dessus de la tête)

Le patron (levant sa coupe) :

Hé bien, puisqu'on parle de vacances, il me reste à vous en souhaiter de bonnes. Santé!

Levage de verres, trinquage, circulage de chips, sourires, bonne humeur.

3. Rues, ext. fin de jour.

Dans les rues calmes gagnées par la lumière du soir, Clément et Nicolas marchent côte à côte. Sans piper mot. Ils se regardent, se sourient, ils sont heureux, ils sont en vacances. Des deux frères, c'est Clément l'aîné. De quelques années. Pas beaucoup.